

<http://www.collectiflieuxcommuns.fr/?685-age-de-pierre-age-d-abondance>



# Age de pierre, âge d'abondance - Préface (1/2)

- Documents extérieurs - Autonomie sociale : Démocratie directe - Apports théoriques : Imaginaire, culture, création -



Date de mise en ligne : jeudi 27 juin 2013

---

Copyright © Lieux Communs - Tous droits réservés

---

### **Préface de Pierre Clastres au livre de Marshall Sahlins, « Age de pierre, âge d'abondance - L'économie des sociétés primitives », 1972, Gallimard 1976, pp. 11 - 30.**

Un engouement déjà ancien pour les sociétés primitives assure au lecteur français un approvisionnement régulier et abondant en ouvrages d'ethnologie. Ils ne sont pas tous, tant s'en faut, d'un égal intérêt. Un livre, de temps à autre, se détache sur l'horizon grisâtre de cette production : l'occasion en est trop rare pour que l'on s'abstienne de la marquer. Iconoclaste et rigoureux, aussi salubre que savant, tel est le travail de Marshall Sahlins dont plus d'un se réjouira de le voir enfin publié en français [1].

Professeur américain de grande réputation, Sahlins est un profond connaisseur des sociétés mélanésiennes. Mais son projet scientifique ne se réduit pas, loin de là, à l'ethno-graphie d'une aire culturelle déterminée. Débordant largement le pointillisme monographique, comme en témoigne la variété transcontinentale de ses références, Sahlins entreprend l'exploration systématique d'une dimension du social depuis longtemps scrutée par les ethnologues, il aborde de manière radicalement nouvelle le champ de l'économie, il pose malicieusement la question fondamentale : qu'en est-il de l'économie dans les sociétés primitives [2] ? Interrogation, on va le voir, de portée décisive. Non point que d'autres ne l'eussent posée avant lui. Pourquoi revenir, en ce cas, sur un problème qui paraissait réglé de longue date ? On s'aperçoit vite, suivre la démarche de Sahlins, que non seulement la question de l'économie primitive n'avait reçu, pour autant qu'elle fût problème, de réponse digne de ce nom, mais surtout que de nombreux auteurs l'ont traitée avec une incroyable légèreté quand ils ne se sont pas tout simplement livrés à une véritable déformation des faits ethnographiques. On se trouve confronté là, non plus à l'erreur d'interprétation possible dans le mouvement de toute recherche scientifique mais, bel et bien, à l'entreprise, encore vivace comme on tentera de le montrer, d'adapter la réalité sociale primitive à une conception pré-alable de la société et de l'histoire. En d'autres termes, certains représentants de ce que l'on appelle l'anthropologie économique n'ont pas toujours su, c'est le moins qu'on puisse dire, faire le partage entre le devoir d'objectivité, qui oblige au minimum à respecter les faits, et le souci de préserver leurs convictions philosophiques ou politiques. Et dès lors que, délibérément ou inconsciemment peu importe, on subordonne l'analyse des faits sociaux à tel ou tel discours sur la société, alors que la science rigoureuse exigerait très exactement le contraire, on se trouve assez vite entraîné aux frontières de la mystification.

C'est à la dénoncer que s'attache le travail exemplaire de Marshall Sahlins. Et l'on se tromperait de supposer son information ethnographique beaucoup plus abondante que celle de ses prédécesseurs : bien que chercheur de terrain, il n'apporte aucun fait bouleversant dont la nouveauté contraindrait à reconsidérer l'idée traditionnelle de l'économie primitive. Il se contente d'être mais avec quelle vigueur ! de rétablir dans leur vérité les données depuis longtemps recueillies et connues, il choisit d'interroger directement le matériel disponible en écartant sans pitié les idées jusque-là reçues à propos de ce matériel. Autant dire que la tâche que s'assigne Sahlins pouvait être entreprise avant lui : le dossier, en somme, était déjà là, accessible et complet. Mais Sahlins est le premier à l'avoir rouvert, il faut en lui saluer un pionnier.

De quoi s'agit-il ? Les ethnologues économistes n'ont cessé de développer l'idée selon laquelle l'économie des sociétés primitives est une économie de subsistance. Il est bien évident qu'un tel énoncé ne se veut pas simple répétition d'un truisme : à savoir que la fonction essentielle, sinon exclusive, du système de production d'une société donnée consiste, bien sûr, à assurer la subsistance des individus qui composent la société en question. Il s'ensuit qu'à déminer l'économie archaïque comme économie de subsistance, on désigne moins la fonction générale de tout système de production que la manière dont l'économie primitive remplit cette fonction. On dit d'une machine qu'elle fonctionne bien lorsqu'elle remplit de façon satisfaisante la fonction pour laquelle elle a été conçue. C'est d'un critère semblable que l'on évaluera le fonctionnement de la machine de production dans les sociétés primitives :

cette machine fonctionne-t-elle conformément aux buts que lui assigne la société, cette machine assure-t-elle convenablement la satisfaction des besoins matériels du groupe ? Voilà la vraie question que l'on doit poser à propos de l'économie primitive. A cela, l'anthropologie économique « classique » répond par l'idée d'économie de subsistance [3] : l'économie primitive est une économie de subsistance en ce qu'elle parvient tout juste, au mieux, à grand-peine à assurer la subsistance de la société. Leur système économique permet aux primitifs, au prix d'un labeur incessant, de ne pas mourir de faim et de froid. L'économie primitive est une économie de survie en ce que son sous-développement technique lui interdit irrémédiablement la production de surplus et la constitution de stocks qui garantiraient au moins l'avenir immédiat du groupe. Telle est, dans sa peu glorieuse convergence avec la certitude la plus fruste du sens commun, l'image de l'homme primitif véhiculée par les « savants » : le Sauvage écrasé par son environnement écologique, sans cesse guetté par la famine, hanté par l'angoisse permanente de procurer aux siens de quoi ne pas périr. Bref, l'économie primitive est une économie de subsistance parce que c'est une économie de la misère.

A cette conception de l'économie primitive, Sahlins oppose non pas une autre conception mais, tout simplement, les faits ethnographiques. Il procède entre autres à un examen attentif de travaux consacrés à ceux d'entre les primitifs que l'on imagine facilement comme les plus démunis de tous, voués qu'ils sont par le destin à occuper un milieu éminemment hostile où la rareté des ressources cumulerait ses effets avec l'inefficacité technologique : les chasseurs-collecteurs nomades des déserts d'Australie et d'Afrique du Sud, ceux qui, précisément, illustraient à la perfection, aux yeux des ethno-économistes tel Herskovits, la misère primitive. Or, qu'en est-il en réalité ? Les monographies où sont respectivement étudiés les Australiens de la Terre d'Arnhem et les Bochimans du Kalahari offrent la particularité nouvelle de présenter des données chiffrées : les temps consacrés aux activités économiques y sont mesurés. Et l'on s'aperçoit alors que, loin de passer toute leur vie à la quête fébrile d'une nourriture aléatoire, ces prétendus misérables ne s'y emploient au maximum que cinq heures par jour en moyenne, plus souvent entre trois et quatre heures. Il en résulte donc qu'en un laps de temps relativement court, Australiens et Bochimans assurent très convenablement leur subsistance. Encore faut-il observer d'abord que ce travail quotidien n'est que rarement soutenu, coupé qu'il est de fréquents arrêts de repos ; ensuite qu'il n'implique jamais l'intégralité du groupe : outre le fait que les enfants et les jeunes gens ne participent que peu ou pas du tout aux activités économiques, ce n'est même pas l'ensemble des adultes qui se consacre simultanément à la recherche de la nourriture. Et Sahlins note que ces données quantifiées, récemment recueillies, confirment en tout point les témoignages beaucoup plus anciens des voyageurs du XIXe siècle.

C'est donc au mépris d'informations sérieuses et connues que certains des pères fondateurs de l'anthropologie économique ont, de toutes pièces, inventé le mythe d'un homme sauvage condamné à une condition quasi-animale par son incapacité à exploiter efficacement le milieu naturel. On est loin du compte et c'est le grand mérite de Sahlins que de réhabiliter le chasseur primitif en rétablissant, contre le travestissement théorique (théorique !), la vérité des faits. Il résulte en effet de son analyse que non seulement l'économie primitive n'est pas une économie de la misère, mais qu'elle permet au contraire de déterminer la société primitive comme la première société d'abondance. Expression provocatrice, qui trouble la torpeur dogmatique des pseudo-savants de l'anthropologie, mais expression juste : si en des temps courts à intensité faible, la machine de production primitive assure la satisfaction des besoins matériels des gens, c'est, comme l'écrit Sahlins, qu'elle fonctionne en deçà de ses possibilités objectives, c'est qu'elle pourrait, si elle le voulait, fonctionner plus longtemps et plus vite, produire des surplus, constituer des stocks. Que si, par conséquent, le pouvant, la société primitive n'en fait rien, c'est qu'elle ne veut pas le faire. Australiens et Bochimans, dès lors qu'ils estiment avoir recueilli suffisamment de ressources alimentaires, cessent de chasser et de collecter. Pourquoi se fatigueraient-ils à récolter au-delà de ce qu'ils peuvent consommer ? Pourquoi des nomades s'épuiseraient-ils à transporter inutilement d'un point à un autre de pesantes provisions puisque, dit Sahlins, « les stocks sont dans la nature elle-même » ? Mais les Sauvages ne sont pas aussi fous que les économistes formalistes qui, faute de découvrir en l'homme primitif la psychologie d'un chef d'entreprise industrielle ou commerciale, soucieux d'augmenter sans cesse sa production en vue d'accroître son profil, en déduisent, les sots, l'infériorité intrinsèque de l'économie primitive. Elle est salubre, par conséquent, l'entreprise de Sahlins qui, paisiblement, démasque celle « philosophie » qui fait du capitaliste contemporain l'idéal et la mesure de toutes choses. Mais que d'efforts cependant pour démontrer que si l'homme primitif n'est pas un entrepreneur, c'est parce que le profit ne l'intéresse pas ; que s'il

ne « rentabilise » pas son activité, comme aiment dire les pédants, c'est non pas parce qu'il ne sait pas le faire, mais parce qu'il n'en a pas envie !

✱

Sahlins ne s'en tient pas au cas des chasseurs. Sous les espèces du Mode de Production Domestique, il examine l'économie des sociétés « néolithiques », des agriculteurs primitifs tels que l'on peut encore les observer en Afrique ou en Mélanésie, au Viet-Nam ou en Amérique du Sud. Rien de commun, apparemment, entre des nomades de désert ou de forêt et des sédentaires qui, sans négliger la chasse, la pêche et la collecte, sont pour l'essentiel tributaires du produit de leurs jardins. On pourrait au contraire s'attendre, en fonction du changement considérable que constitue la conversion d'une économie de chasse en une économie agraire, à l'éclosion d'attitudes économiques tout à fait nouvelles sans parler, bien entendu, de transformations dans l'organisation même de la société.

S'appuyant sur une masse très importante d'études menées en diverses régions du globe, Sahlins soumet à un examen détaillé les figures locales (mélanésiennes, africaines, sud-américaines, etc.) du M.P.D. [Mode de Production Domestique], dont il met à jour les propriétés récurrentes : prédominance de la division sexuelle du travail ; production segmentaire à des fins de consommation ; accès autonome aux moyens de production ; relations centrifuges entre les unités de production. Rendant compte d'une réalité économique (le M.P.D.), Sahlins, avec raison, met en jeu des catégories proprement politiques en ce qu'elles touchent au cœur de l'organisation sociale primitive : segmentation, autonomie, relations centrifuges. Impossibilité essentielle de penser l'économique primitif à l'extérieur du politique. Ce qui doit pour l'instant retenir l'attention, c'est que les traits pertinents dont on décrit le mode de production des agriculteurs sur brûlis permettent également de cerner l'organisation sociale des peuples chasseurs. De ce point de vue, une bande nomade, tout comme une tribu sédentaire, se compose d'unités de production et de consommation « les foyers » ou les « maisonnées » à l'intérieur desquelles prévaut en effet la division sexuelle du travail. Chaque unité fonctionne comme un segment autonome de l'ensemble et même si la règle d'échange structure solidement la bande nomade, le jeu des forces centrifuges n'en est pas pour autant absent. Au-delà des différences dans le style de vie, les représentations religieuses, l'activité rituelle, la charpente de la société ne varie pas, de la communauté nomade au village sédentaire. Que des machines de production aussi différentes que la chasse nomadique et l'agriculture sur brûlis soient compatibles avec des formations sociales identiques, voilà un point dont il conviendra de mesurer toute la portée.

Toute communauté primitive aspire, du point de vue de sa production de consommation, à l'autonomie complète ; elle aspire à exclure toute relation de dépendance par rapport aux groupes voisins. C'est, exprimé en une formule condensée, l'idéal autarcique de la société primitive : on produit un minimum suffisant pour satisfaire à tous les besoins, mais on s'arrange pour produire la totalité de ce minimum. Si le M.P.D. est « un système foncièrement hostile à la formation de surplus », il n'est pas moins hostile à laisser la production glisser au-dessous du seuil qui garantit la satisfaction des besoins. L'idéal d'autarcie économique est en fait un idéal d'indépendance politique, laquelle est assurée tant que l'on n'a pas besoin des autres. Cet idéal, naturellement, ne se réalise ni partout ni toujours. Les différences écologiques, les variations climatiques, les contacts ou les emprunts peuvent conduire une société à éprouver le besoin de telle denrée ou de telle matière, ou de tel objet que d'autres savent fabriquer, sans pouvoir le satisfaire. C'est pourquoi, comme le montre Sahlins, des groupes voisins, ou même éloignés, se trouvent engagés en des relations plus ou moins intenses d'échange de biens. Mais, précise-t-il aussi au cours de sa patiente analyse du « commerce » mélanésien, « les sociétés mélanésiennes ne connaissent pas de « marchés » et il en va sans doute de même des sociétés archaïques ». Le M.P.D. tend ainsi, en vertu du désir d'indépendance de chaque communauté, à réduire le plus possible le risque encouru dans l'échange déterminé par le besoin : « la réciprocité entre partenaires commerciaux est non seulement un privilège mais aussi un devoir. Spécifiquement, elle fait obligation de recevoir aussi bien que de rendre ». Le commerce entre tribus n'a rien à voir avec l'import-export.

Or, la volonté d'indépendance est l'idéal autarcique immanente au M.P.D. en tant qu'elle concerne la communauté comme telle dans son rapport aux autres communautés, cette volonté est aussi à l'oeuvre en un sens à l'intérieur de la communauté, où les tendances centrifuges poussent chaque unité de production, chaque « maisonnée », à proclamer : chacun pour soi ! Naturellement, un tel principe, féroce en son égoïsme, ne trouve que rarement à s'exercer : il y faut des circonstances exceptionnelles, comme celle famine dont Firth observa les effets sur la société tikopia, victime en 1963-54 d'ouragans dévastateurs. Cette crise, écrit Sahlins, « révéla la fragilité du célèbre « nous » dans le même temps qu'elle démontrait à l'évidence la force du groupe domestique. La maisonnée apparut comme la forteresse de l'intérêt privé, celui du groupe domestique, une forteresse qui en cas de crise s'isole du monde extérieur, relève ses ponts-levis sociaux lorsqu'elle ne s'emploie pas à piller les jardins de ses parents ». Tandis que rien de grave ne vient altérer le cours normal de la vie quotidienne, la communauté ne laisse pas les forces centrifuges menacer l'unité de son Soi, on continue à y respecter les obligations de la parenté. C'est pourquoi, au terme d'une fort technique analyse du cas de Mazulu, village de Valley Tonga, Sahlins pense pouvoir expliquer la sous-production de certaines maisonnées par leur certitude que la solidarité des mieux nantis jouera en leur faveur : « car si certaines d'entre elles échouent, n'est-ce pas précisément parce qu'elles savent d'emblée pouvoir compter sur d'autres ? » Mais que survienne l'imprévisible événement (calamité naturelle ou agression extérieure, par exemple) qui bouleverse l'ordre des choses, alors la tendance centrifuge de chaque unité de production s'affirme, la maisonnée tend à se replier sur elle-même, la communauté s'« atomise » en attendant que passe le mauvais moment.

Cela ne signifie pas pour autant que même en des conditions normales, on respecte toujours de bon gré les obligations de la parenté. Dans la société maori, « la maisonnée est... constamment confrontée à un dilemme, contrainte constamment de manoeuvrer, de transiger entre la satisfaction de ses besoins propres et ses obligations plus générales envers les parents éloignés qu'elle doit s'efforcer de satisfaire sans compromettre son propre bien-être ». Et Sahlins cite quelques savoureux proverbes maori où se manifestent clairement l'agacement ressenti devant des parents trop quémandeurs et la mauvaise humeur qui masque plus d'un acte généreux accompli sans gaieté de coeur, si le donataire ne peut se prévaloir que d'un faible degré de parenté.

Le M.P.D. assure ainsi à la société primitive une abondance mesurée par l'égalisation de la production aux besoins, il fonctionne en vue de leur totale satisfaction en refusant d'aller au-delà. Les Sauvages produisent pour vivre, ils ne vivent pas pour produire : « le M.P.D. est une production de consommation dont l'action tend à freiner les rendements et les immobiliser à un niveau relativement bas ». Une telle « stratégie » implique évidemment comme un pari sur l'avenir : à savoir qu'il sera fait de répétition et non de différence, que la terre, le ciel et les dieux veilleront à maintenir le retour éternel du même. Et c'est bien, en général, ce qui se passe : exceptionnel est le changement qui, telle la catastrophe naturelle dont furent victimes les Tikopia, vient déformer les lignes de force de la société. Mais c'est aussi dans la rareté de ces circonstances que se dévoilent à nu les lignes de sa faiblesse : « l'obligation de générosité inscrire dans la structure ne résiste pas à l'épreuve du malheur. Incurable imprévoyance des Sauvages, comme le disent les chroniques des voyageurs ? Bien plutôt se lit, en cette insouciance, le souci majeur de leur liberté.

A travers l'analyse du M.P.D., c'est bien une théorie générale de l'économie primitive que nous propose Sahlins. De ce que la production s'y trouve exactement adaptée aux besoins immédiats de la famille, il dégage, avec une grande clarté, la loi qui sous-tend le système : « le M.P.D. recèle un principe anti-surplus ; adapté à la production de biens de subsistance, il a tendance à s'immobiliser lorsqu'il atteint ce point. » Le constat, ethnographiquement fondé, que d'une part les économies primitives sont sous-productives (travail d'une partie seulement de la société en des temps courts à intensité faible), que d'autre part elles satisfont toujours les besoins de la société (besoins définis par la société elle-même et non par une instance extérieure), un tel constat impose donc, en sa paradoxale vérité, l'idée que la société primitive est en effet une société d'abondance (la première assurément, la dernière aussi peut-être), puisque tous les besoins y sont satisfaits. Mais il fait également affleurer la logique qui oeuvre au coeur de ce système social : *structurellement*, écrit Sahlins, l'« économie » n'y existe pas. C'est dire que l'économique, comme secteur se déployant de manière autonome dans le champ social, est absent du M.P.D. ; ce dernier fonctionne comme production de consommation (assurer la satisfaction des besoins) et non comme production d'échange

(acquérir du profit en commercialisant les surplus). Ce qui s'impose, en fin de compte (ce qu'impose le grand travail de Sahlins), c'est la découverte que *les sociétés primitives sont des sociétés du refus de l'économie* [4].

Les économistes formalistes s'étonnent que l'homme primitif ne soit pas, comme le capitaliste, animé par le goût du profit : c'est bien, en un sens, de cela qu'il s'agit. La société primitive assigne à sa production une limite stricte qu'elle s'interdit de franchir, sous peine de voir l'économie échapper au social et se retourner contre la société en y ouvrant la brèche de l'hétérogénéité, de la division entre riches et pauvres, de l'aliénation des uns par les autres. Société sans économie certes, mais, mieux encore, société contre l'économie : telle est l'éclatante vérité vers laquelle nous conduit la réflexion de Sahlins sur la société primitive. Réflexion rigoureuse par son mouvement qui nous en enseigne sur les Sauvages plus long que tout autre ouvrage du même genre. Mais entreprise aussi de vraie pensée car, libre de toute dogmatique, elle ouvre aux plus essentielles questions : à quelles conditions une société est-elle primitive ? A quelles conditions la société primitive peut-elle persévérer en son être indivisé ?

\*

[Seconde partie disponible ici](#)

---

[1] Si le livre de Sahlins est rempli de savoir, il est aussi plein d'humour : la traductrice, Tina Jonas, a su le rendre parfaitement.

[2] Dissipons sans tarder un éventuel malentendu. L'économie de l'Age de pierre dont parle Sahlins concerne non pas les hommes préhistoriques mais, bien entendu, les primitifs observés depuis plusieurs siècles par les voyageurs, explorateurs, missionnaires et ethnologues.

[3] Cf. dans le chapitre I du livre de Sahlins les nombreuses citations d'auteurs qui expriment ce point de vue.

[4] On ne peut manquer de signaler ici les recherches, exemplaires elles aussi, que mène depuis plusieurs années Jacques Lizot dans la dernière grande ethnie amazonienne, les Indiens Yanomami du Venezuela. Procédant à des centaines de mesures de temps de travail chez ces agriculteurs sur brûlis, Lizot est parvenu à des conclusions qui rejoignent exactement l'analyse de Sahlins sur le M.P.D. Cf. en particulier J. Lizot, *Économie ou société ? Quelques thèmes à propos de l'étude d'une communauté d'Amérindiens*, Journal de la Société des Américanistes, IX, 1973, pp. 187-175.